

Charles Suaud

CENTRE NANTAIS DE SOCIOLOGIE (CENS)  
UNIVERSITÉ DE NANTES

charles.suaud@gmail.com

La quasi-totalité des interrogations formulées autour du thème « Des groupes à l'individu » pourrait être reprise – mot pour mot – par des sociologues aux prises avec les mêmes problèmes de l'affirmation des individus, de la nécessité de prendre en compte leur point de vue, de savoir que faire aujourd'hui des groupes sociaux, etc. Peut-on prendre comme ligne de conduite de faire fi des disciplines pour tenir un discours général qui n'aurait même plus à être « transdisciplinaire » ?

J'ai opté pour une autre démarche scientifique qui tient compte à la fois de ma discipline d'appartenance – la sociologie – et des leçons tirées des moments de collaboration avec les collègues géographes nantais. Des travaux menés avec ces derniers, j'ai retenu l'exigence de respecter l'inscription spatiale des pratiques, en prenant l'espace dans ses différentes dimensions, environnementale, matérielle, sociale et culturelle. Appartenant à une école de sociologie qui fait une place importante à la notion théorique d'espace social des pratiques, je n'ai pas eu d'énormes difficultés à opérer cette intégration conceptuelle, mais j'ai appris à lui donner une réalité qui échappe à tout déterminisme naturaliste. Sensible à la question « Doit-on emprunter à d'autres disciplines (pour prendre en compte l'individu) ? », je voudrais exposer, à partir d'exemples empiriques tirés d'une sociologie du sport, l'usage que je fais de la notion d'espace – qui, pour moi, est un détour obligé – pour accéder à la compréhension des pratiques sportives dans leur dimension collective et individuelle. Cette démarche est destinée à confronter nos définitions et nos méthodes, la sociologie s'appropriant à sa manière la notion d'espace susceptible de prendre un tour tantôt résolument théorique visant à penser le social de manière relationnelle, tantôt franchement empirique dans la façon de conduire l'observation ethnographique. Dans tous les cas, elle est au service d'une compréhension des comportements individuels.

De manière plus précise, qu'entend-on du point de vue sociologique par espace ? Il serait plus juste de dire que cette notion renvoie à un processus d'analyse plutôt qu'à

une chose ayant une existence en soi. Elle repose sur un double postulat concernant la réalité sociale. Premièrement, c'est reconnaître son caractère relationnel. Dire qu'une famille, une entreprise, une fédération sportive est un espace, revient à considérer ces entités comme un ensemble de relations dans lequel chaque élément – une mère, un directeur commercial ou un entraîneur, par exemple – se définit autant par sa position que par ses propriétés intrinsèques. Deuxièmement, cela revient à dire qu'un fait social existe deux fois, dans l'organisation matérielle objectivable comme dans le dispositif des lycées ou des clubs de sport d'une ville, et dans les représentations que les individus s'en font. Du point de vue de la démarche, tout part d'une appréhension statistique d'une pratique donnée, qui sera sportive dans les développements de cette communication. Soit, par exemple, le tableau statistique indiquant, de manière ordonnée pour une tranche d'âge donnée, les taux de pratique régulière des sports offerts en club en fonction de l'origine sociale. En résumé, on lirait qu'au fur et à mesure qu'on s'élève dans la hiérarchie sociale – autrement dit, qu'on se déplace de bas en haut dans l'espace construit des groupes sociaux – on passe, du point de vue des sports les plus pratiqués, du football, au judo, puis au tennis et au golf. C'est à partir de telles données que le sociologue commence à parler de correspondance entre l'espace social et un espace des sports, compris comme ensemble organisé d'activités sportives offertes à un moment donné.

La question est alors de savoir ce que ce tableau statistique dit vraiment. Il dresse *a posteriori*, à partir d'une agrégation de choix individuels réalisés, un état quantifié des relations d'affinité entre des individus et leurs disciplines sportives, susceptible d'induire la lecture réaliste suivante : il existerait objectivement un ordre des disciplines sportives, appelé espace des sports, tout comme il existe une hiérarchie sociale avec laquelle le tableau statistique établit une correspondance. De là, il n'y a qu'un pas à franchir pour penser que les individus ont choisi ce à quoi ils étaient « statistiquement » destinés, réalisant ainsi une nature « déjà là », potentiellement contenue dans leur origine sociale. Cet

« effet graphique »<sup>1</sup> demande à être rectifié – et il peut l'être – à condition d'avoir une compréhension génétique des données présentées. L'intérêt de ce tableau est de pouvoir remonter après coup à des choix qui ont été déjà faits selon des conditions objectives de positionnement sportif et social, mais il faut se rappeler que le tableau ne dit rien des modalités pratiques selon lesquelles ces choix ont été réalisés. C'est en recourant à une théorie dynamique de la pratique sportive que l'on peut combler les manques d'une lecture positiviste d'un tableau comme celui que nous avons soumis à titre d'exemple. Il faut, pour cela, enrichir la notion d'espace des sports d'une dimension symbolique, ou mentale, non prise en compte jusque-là.

Les régularités statistiques établies dans ce tableau donnent une mesure abstraite de la force avec laquelle s'imposent socialement les représentations attachées aux différents sports. L'ordre des sports qui en ressort n'est pas à lire comme un spectre de pratiques que les individus auraient sous les yeux, de manière à choisir rationnellement celle qui leur convient. Le système ordonné des sports provient des choix réalisés en fonction de l'image qu'ils s'en font, de manière parcellaire et subjective compte tenu de leur socialisation familiale, scolaire et, bien entendu, sportive<sup>2</sup>. En ce sens, les pourcentages obtenus proviennent d'une agrégation de choix individuels mais qui ne sont pas aléatoires; ils sont la résultante mathématique de processus d'intériorisation de projets sportifs individuels socialement induits. On accède là à une autre face cachée du tableau statistique et, partant, de l'espace des sports. Chaque choix individuel n'est pas la réalisation d'une partition déjà écrite ou, si l'on veut, d'un avenir potentiellement contenu dans le positionnement social du pratiquant. Il faut y voir un acte de construction de soi qui est la réalisation d'un destin possible mais nullement nécessaire et qui demande à être mis dans son contexte réel, qui comprend non seulement le point de départ (l'origine sociale) mais aussi les socialisations successives ainsi que les lieux où l'investissement sportif se réalise, à savoir le, ou les clubs d'appartenance. On bascule ainsi de la face objective d'un espace des sports inégalement accessible aux différents groupes sociaux à sa réalité subjective

1- Jack Goody, *L'effet graphique La domestication de la pensée sauvage*. Paris, Minuit, 1979.

2- On pourrait allonger la liste en parlant de socialisation amicale, religieuse, politique et en prenant en compte l'état de l'offre sportive dans la région et sur le lieu de résidence.

agissant sous la forme de représentations. Ou pour le dire autrement, un espace des sports existe sous deux formes différentes, objectivement dans des dispositifs concrets, bel et bien situés dans l'espace matérialisé des clubs qui tiennent à distance inégale les individus sociaux, et subjectivement dans la tête et le corps de ces derniers sous la forme d'images, de stéréotypes et de sensations physiques. C'est de la correspondance de ces deux dimensions de l'espace des sports, objective et subjective, que découlent les choix effectifs de pratique suivant les groupes sociaux<sup>3</sup>.

L'exposé qui suit comprend deux parties qui traitent de l'articulation des deux faces de l'espace des sports. Dans un premier temps, je veux montrer comment une donnée statistique abstraite concernant la pratique d'un sport, en l'occurrence le tennis, parmi les autres sports en France, ne parle qu'une fois les pratiquants mis dans le contexte réel, à savoir replacer dans leur club qu'il faut positionner dans l'espace sportif local. Dans un second temps, c'est le même point de vue qui sera adopté à partir de statistiques se rapportant à la pratique sportive en Italie. L'objectif est alors de montrer comment on s'expose à un usage réifié de l'espace géographique quand on traite la variable « région » sans la construire à l'aide des notions relationnelles d'espace social et d'espace des sports. Dans le cas de l'Italie, cette mise en relation doit aller jusqu'à prendre en compte les effets historiques de l'espace politique.

#### **I- L'ESPACE DES SPORTS COMME VOIE D'ACCÈS À LA COMPRÉHENSION DES PRATIQUES SPORTIVES SITUÉES DANS LEUR ESPACE CONCRET DE RÉALISATION**

Je prendrai comme premier exemple une étude réalisée en 1984 sur la pratique du tennis dans l'agglomération nantaise<sup>4</sup>, à une période où, statistiquement, les pratiquants appartenaient majoritairement aux classes supérieures, le tennis ne faisant qu'amorcer un début d'ouverture vers les classes moyennes. La question était de savoir quelle réalité il fallait donner à ce qui était désigné comme un phénomène de « démocratisation du tennis » et, si tel était le cas, dans

3- On trouvera un exposé théorique de cette conception de l'espace social dans Pierre Bourdieu, *Espace social et genèse des « classes »*, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1984, 52-53, p. 3-14.

4- Suaud Charles, 1989, *Espace des sports, espace social et effet d'âge : la diffusion du tennis, du squash et du golf dans l'agglomération nantaise*, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 79, p. 2-20.

quelle mesure cette ouverture s'opérait au prix d'une différenciation des conditions de la pratique. Sur le plan méthodologique, deux options étaient offertes. La plus académique – celle qui bénéficie du statut scientifique le plus reconnu – consistait à tirer un échantillon représentatif de joueurs à partir des listes officielles gérées par la fédération de tennis des pratiquants dotés d'une licence sportive. La seconde – celle qui fut retenue – revenait à choisir un nombre limité de clubs situés sur l'espace de l'agglomération et à extraire, à l'intérieur de chacun d'eux, un échantillon représentatif de joueurs et joueuses. Le premier choix donnait la priorité aux individus, le second aux clubs, autrement dit aux espaces réels à partir desquels la pratique s'organise.

Ce choix trouve sa justification dans les effets structurants reconnus à l'espace des clubs, lieux de la pratique. Fort de sa représentativité donnant la possibilité d'extrapoler sur « les pratiquants de tennis à Nantes », l'échantillon de premier type présentait en revanche une grande faiblesse sociologique, celle d'abstraire les joueurs de leur environnement de pratique, à savoir du club au sein duquel ils trouvent leurs partenaires et qui définit le niveau effectif de jeu. Un tel échantillon, centré sur les individus, dissipait toute possibilité de faire une analyse statistique intra-club, faute d'effectifs suffisants; il autorisait certes des croisements en fonction de variables sociologiques fondamentales, mais avec l'imposition du présupposé qu'un joueur – ou une joueuse – d'un milieu social ou d'un âge donné, en valait un ou une autre, quel que soit le lieu de la pratique. C'est le rejet de ce présupposé qui a conduit à sélectionner seulement quatre clubs, choisis en fonction de leur positionnement géographique (central/périphérique), historique (récent/avec histoire), social et sportif (en fonction du classement des équipes engagées dans la compétition). L'hypothèse était que la position des clubs commandait la sélection des joueurs ainsi que l'organisation concrète de la pratique, allant de la qualité des équipements à l'imposition de normes de jeu très inégalement respectueuses des règles officielles de la compétition. C'est de la correspondance entre la réalité des clubs locaux et les représentations que les individus s'en font, que ces derniers tirent ce sens du placement autant sportif que social, qui les amène à choisir, à partir des informations concrètes dont ils disposent et/ou des intuitions tirées de leur expérience, le club dans lequel ils ont le plus de chances de trouver un entre soi qui leur soit favorable. La possibilité de se mettre à contre-position est toujours possible mais reste, du point de vue statistique, marginale.

L'analyse a d'abord porté sur les conditions d'accès aux quatre clubs sélectionnés, comprises comme clé de compréhension des modalités de la pratique. Ainsi, on a pu montrer que les pratiquants identifiés comme appartenant aux classes supérieures inscrits au SNUC (Stade nantais-Université club) – club historique créé au début du XXe siècle, qui cumule un haut niveau de compétition sportive et un recrutement social élevé – diffèrent profondément de ceux de même catégorie (du moins formellement) ayant choisi le club de La Raquette d'argent, club privé commercial, et sans histoire puisque dernièrement créé<sup>5</sup>. Alors que les joueurs du SNUC, de vieille souche bourgeoise nantaise, sont à près de 30 % des médecins du Centre hospitalier universitaire (CHU) de Nantes, le club de La raquette d'argent attire plutôt des ingénieurs (21 %) et des patrons d'industrie (25 %) dont la particularité est d'être de nouveaux accédants aux classes supérieures. Malgré le nom, le SNUC aujourd'hui n'a plus de relations avec l'université, et pourtant tout se passe comme si ce club était en priorité choisi par des pratiquants dotés d'un fort capital culturel et venus au tennis à un âge précoce, initiés par des proches pour qui ce sport a toujours fait partie des loisirs familiaux. La raquette d'argent fonctionne comme un symbole social, en étant préféré par des individus issus de classes populaires et ayant connu des parcours en ascension sociale réalisés par l'accès à des professions techniques ou reposant sur la possession et la gestion d'un capital économique. La démarche d'enquête a consisté, dans un second temps, à voir comment les pratiquants de ces clubs importaient dans leur jeu sportif les valeurs et les schèmes d'action mis en œuvre dans le jeu social de leur vie familiale et professionnelle. Ces deux modes de socialisation tennistique, par familiarisation précoce au SNUC et par apprentissage volontariste plus tardif à La raquette d'argent, donnent lieu à des tactiques de jeu contrastées. Maîtrisant depuis longtemps les subtilités du jeu, les pratiquants du SNUC ont les ressources techniques mais aussi sociales pour déstabiliser leur adversaire : comme cela leur était demandé dans l'enquête, en cas de situation difficile rencontrée au cours d'une partie, ils disent savoir « repérer les faiblesses » de l'adversaire et, éventuellement, être prêts à « changer de jeu » pour mieux s'im-

5- Les deux autres clubs retenus sont des clubs municipaux implantés dans des communes périphériques de l'agglomération nantaise. Leur recrutement social s'effectue majoritairement dans les classes moyennes, du fait de pratiquants tard venus au tennis, aux prétentions sportives plus limitées.

poser<sup>6</sup>. Ceux de La raquette d'argent sont, quant à eux, réduits à adopter les tactiques obligées des néophytes en étant, conformément aux savoir-faire de leur culture technique, plus portés à « casser le jeu » de l'autre en cas de difficulté. Ce trait de comportement n'est qu'un élément d'opposition entre deux systèmes de jeu qui portent, selon la même enquête, aussi bien sur la technicité du matériel, la tenue portée, le choix des partenaires ou l'intensité de la fréquentation du club.

## II - DES INÉGALITÉS RÉGIONALES À RECONSTRUIRE À L'AIDE DES NOTIONS D'ESPACE SOCIAL, D'ESPACE DES SPORTS ET D'ESPACE POLITIQUE. LE CAS DE L'ITALIE

Tout en restant sur le même terrain de la pratique sportive, je voudrais mettre à profit ce colloque franco-italien pour proposer une lecture croisée d'un recensement de la pratique sportive qui fait de l'espace régional une variable significative. Par « lecture croisée », je désigne une démarche qui entend jouer de la distance sociale et culturelle avec la réalité italienne pour mieux en dégager les spécificités saisies à un double niveau, des pratiques effectives mais également de leur mode de construction par les statisticiens et sociologues italiens. Je prendrai comme support le livre *Lo Sport che cambia. I comportamenti emergenti e le nuove tendenze della pratica sportiva in Italia* (Istat, *Argomenti*, n° 29, 2005). Les abondantes données statistiques présentées dans ce livre vont permettre de prolonger d'une autre manière l'analyse amorcée dans le premier exemple : il s'agit de montrer que la variable région, prise comme une réalité immédiate, ne trouve sa signification sociologique qu'une fois reconstruite avec les notions d'espace social, d'espace des sports, eux-mêmes étant à mettre en relation avec l'espace politique.

Par rapport à un document français équivalent produit par l'INSEE, cet ouvrage tranche d'une part par le fait d'être consacré exclusivement à la pratique sportive et, d'autre part, par la nature sociologique des hypothèses et des analyses qu'il contient. D'entrée de jeu, le sport est pris comme une activité culturelle dont les transformations sont annoncées comme un analyseur pertinent des changements pro-

fonds que connaît le pays. On y trouve, comme en France, un exposé précis de l'évolution des méthodologies et des nomenclatures utilisées pour objectiver la pratique. On est frappé en revanche par le large éventail des modalités de la pratique sportive prises en compte dans le livre de l'Istat (Istituto Nazionale di Statistica), modalités distinguées non seulement dans leurs conditions de réalisation (en compétition ou en loisirs, en institution ou en pratique libre, en continu ou irrégulièrement, etc.) mais aussi dans leurs motivations (à des fins sportives ou dans une recherche de bien-être ou de santé, par exemple).

L'importance accordée à la pratique sportive se lit dans la continuité du recueil des données depuis l'enquête de 1959 – à la veille des J.O. de Rome – qui avait fait ressortir la dure réalité du sport en Italie, comme pratique minoritaire (pour 2,6 % de la population), quasiment exclusivement masculine et centrée sur le football et la chasse (« calciatori e cacciatori »). Les enquêtes successives (1982, 85, 88, 95, 2000, 2005) cherchent à mesurer les principales transformations de la pratique, telles que :

- l'accroissement spectaculaire de la pratique des plus jeunes (des moins de 10 ans) ;
- l'accroissement plus lent, mais réel, de la pratique féminine ;
- la difficile sortie de la monoculture du football dont le taux de pratique ne cesse de croître jusqu'en 2005, du fait notamment du *calcetto* ;
- La différenciation croissante des modalités – et donc des motivations – de la pratique (sport en continu, pour recherche de santé, simples activités physiques, activités locomotrices) avec recherche des raisons d'arrêt de la pratique à partir des années 1995.

Un second trait s'impose à la lecture de *Lo Sport che cambia* et qui se rapporte à notre sujet : c'est la place et l'importance accordées à la variable « région » dans les analyses sur le sport. Si le sport est analysé comme pratique culturelle, la « région » est une catégorie immédiatement mobilisée pour en saisir les disparités. Encore faut-il évoquer la manière dont cette variable est « traitée » en Italie, comparativement à l'usage qui en est fait par l'INSEE. Dès l'enquête de 1959 en Italie, la région est prise en compte selon des regroupements encore peu contrôlés. Par la suite, les regroupements se rationalisent et se stabilisent en « Italie nord occidentale/nord orientale/centrale/méridionale/insulaire » pour se condenser en « Italie du Nord/du centre/et du sud », selon un principe d'opposition qui n'aurait pas cours en

6- En d'autres termes, les pratiquants du SNUC savent adopter dans leur pratique tennistique la distance au rôle que les psychosociologues attribuent en règle générale aux membres des classes supérieures.

France où l'on s'en tient à comparer les régions entre elles sans les intégrer dans une logique explicite Nord-Sud. C'est ce mode de présentation des données sportives – qui relève de l'évidence pour le sens commun – que je voudrais interroger.

### Prévenir un « effet Montesquieu » à l'italienne

Sur le ton du constat empirique rigoureusement mesuré, *Lo Sport che cambia* fait ressortir des inégalités de pratiques sportives qui s'exercent systématiquement suivant la région. J'en donne seulement quelques exemples :

- depuis 1959, un même constat s'impose : les taux de pratique régulière du sport diminuent systématiquement quand on passe du Nord (autour de 25 % en 2000), au Centre (22 %) puis au Sud (15 %), (Istat, 2005, p. 19) ;

- ces disparités régionales prennent d'autant plus de visibilité que la pratique d'un sport en continu varie peu suivant la taille des communes (Istat, 2005, p. 32). Contre toute attente, ce sont les grandes agglomérations ainsi que les communes de moins de 2000 habitants qui ont les taux les plus faibles de pratique ;

- les inégalités de pratique sportive régulière entre les sexes, pour l'ensemble du pays, s'atténuent dans le temps : les 21,5 % contre 9,5 % de pratique régulière chez les hommes et les femmes en 1982 passent à 25,6 % contre 15,4 % en 2000 (Istat, 2005, p. 19). Mais le fait le plus remarquable est l'ampleur des écarts de pratique entre les sexes entre le Nord et le Sud. Les inégalités aux dépens des filles sont d'autant plus criantes qu'elles atteignent les catégories les plus jeunes. Ainsi, dans le Sud, les filles commencent à pratiquer plus tard (avec 33 % de pratique féminine chez les 6-10 ans contre 65,5 % dans le Nord, en 2000) et s'arrêtent plus vite : 28,8 % des filles de 20-24 ans pratiquent un sport dans le Sud contre 50 % des filles de même âge dans le Nord, à la même date.

- Les oppositions entre régions sont systématiques en ce sens qu'elles portent jusque sur les modalités des pratiques concernant aussi bien la nature des équipements, le caractère ouvert ou fermé des lieux d'exercice, que la présence ou non d'un encadrement technique (Istat, 2005, p. 137 et 177).

Ces quelques constats pourraient aisément être le dernier mot de l'analyse sociologique tant ils s'imposent comme « naturels », dans l'ordre des choses, autrement dit comme étant conformes aux attentes avec lesquelles nous percevons

7- L'Italie du Centre comprend la Toscane, l'Ombrie, les Marches et le Latium. Par déduction, on aura les deux autres regroupements.

**Tableau 1 : La pratique sportive régulière des 6-10 ans et 20-24 ans par sexe et région en 2000 (en %)**

6-10 ans	Nord	Centre	Sud	Italie
Garçons	79,0	69,7	45,0	62,3
Filles	65,5	56,1	33,0	49,4
<b>Total</b>	<b>72,6</b>	<b>63,1</b>	<b>39,3</b>	<b>56,1</b>

  

20-24 ans	Nord	Centre	Sud	Italie
Garçons	63,1	62,2	54,1	59,2
Filles	50,2	44,0	28,8	40,4
<b>Total</b>	<b>56,8</b>	<b>52,9</b>	<b>41,9</b>	<b>50,0</b>

Source : ISTAT, *Lo Sport che cambia*, p. 58.

\* Pour le découpage en régions, cf. note 7. Lire : en 2000, 79 % des garçons de 6-10 ans habitant dans un région du Nord de l'Italie avaient une pratique sportive régulière.

spontanément l'Italie. Même sans rien connaître de ce pays, il suffit de puiser en nous quelques catégories de notre inconscient social qui nous font attribuer des propriétés distinctives aux gens du Nord et du Sud, propriétés qui s'imposent doublement quand on a affaire à un pays « du Sud ». Pour peu que les analyses reposent sur des données chiffrées, les pires pré-supposés peuvent prendre l'allure de vérités scientifiques si on n'exerce pas d'examen critique à leur endroit. C'est ce renforcement indu du mythe social que nous portons inconsciemment en nous par de faux usages de la science que Pierre Bourdieu entendait dénoncer à travers « l'effet Montesquieu », défini comme « l'effet d'imposition symbolique tout à fait spécial que l'on produit en surimposant aux projections du fantasme social ou aux préconstructions du préjugé l'apparence de science qui s'obtient par le transfert de méthodes ou des opérations d'une science plus accomplie ou simplement plus prestigieuse » (Bourdieu, 1980).

Les remarques conclusives qui suivent n'ont pas pour objectif de rectifier le livre *Lo sport che cambia* qui s'en tient rigoureusement à dresser des constats statistiques d'inégalités en matière de pratique sportive. Elles visent plutôt à prévenir tout « effet Montesquieu » en proposant une interprétation sociologique à donner à la variable région que le livre ne donne pas.

Dans un premier temps, l'énoncé de deux observations – en apparence anodines – suffit à casser l'illusion selon laquelle la statistique ne ferait qu'enregistrer des différences inscrites dans la nature des choses et des gens. Ces deux observations rappellent le fait que l'opposition Nord/Sud est une construction qui, d'une part, ne s'est pas imposée d'emblée et qui, d'autre part, trouve sa cohérence au prix d'une occultation des faits qui obstinément échappent à cette logique. L'enquête de 1959 prend en compte la variable région en opérant des regroupements qualifiés

d'« étranges » par les auteurs (Istat, 2005, p. 28). Ainsi, le Piémont est mis avec le Val d'Aoste et la Ligurie, quand la Lombardie reste seule, etc. L'opposition Nord/Sud à proprement parler n'apparaît que dans les enquêtes ultérieures. La seconde observation porte sur la Sardaigne qui joue le rôle de grain de sable statistique, si l'on peut dire : mise dans l'Italie du Sud ou dans l'Italie insulaire avec la Sicile, la Sardaigne connaît des taux de pratique sportive qui en font une région du Centre (Istat, 2005, p. 29). Plutôt que d'y voir un défaut d'analyse, on prendra cette exception comme une variation salubre qui rappelle l'emprise du social.

De manière plus constructive, les données extrêmement riches contenues dans *Lo sport che cambia* appellent une interprétation sociologique de la variable régionale pouvant aller dans deux directions. La première – que je ne retiens pas – consiste à prendre la région comme une variable déterminante dont on étudie les effets sur la pratique sportive. Sauf à reconstruire complètement ce que la région en Italie veut dire, cette perspective risque d'induire un effet Montesquieu dans le raisonnement sociologique, par naturalisation de la région. L'autre lecture – qui est la mienne – change totalement le point de vue : elle consiste à voir dans quelle mesure le système des pratiques sportives dans une région donnée exprime, à l'état de culture incorporée, une histoire politique particulière et un développement spécifique des rapports sociaux qui sont désormais inscrits dans les corps. Cette lecture déborde largement le simple constat de variations chiffrées. Tout se passe comme si les différences statistiques renvoyaient, par-delà de simples écarts quantitatifs, à des styles de vie qualitativement hétérogènes qui donnent une visibilité à des différences sociales historiquement constituées et transmises entre gens du Nord et gens du Sud. Le travail sociologique consiste alors à savoir comment l'intériorisation – ou mieux l'incorporation – des conditions d'existence attachées aux régions italiennes induit des catégories de perception de soi et des goûts individuels qui poussent inégalement à s'adonner à des pratiques sportives. Il tente de comprendre quelle contribution ces rapports différents à la pratique sportive apportent en retour à la formation et à la naturalisation des identités régionales<sup>8</sup> (ce qui revient à se demander, par exemple, ce que signifie être « homme ou femme du Sud » ou « homme ou femme du Nord » ?). Il faut pour cela se rappeler que les statistiques mettent en chiffres, avec les formes de la neutralité, un point de vue d'État qui, dans le cas italien, a imposé les pratiques culturelles des

groupes sociaux dominants du Nord comme la référence d'une norme nationale dont les autres régions s'éloignent de plus en plus quand on va vers le Sud. Cette opposition Nord/Sud s'est précisément imposée aux dépens du Sud du fait de l'unification nationale, le Nord étant devenu la référence à laquelle se mesurent les écarts de pratiques. C'est l'État central, comme représentant des intérêts économiques et culturels du Nord, et non la géographie, qui a fait l'opposition entre le Nord et le Mezzogiorno<sup>9</sup>. On a affaire ici à une conception de la réalité sociale qui donne à la notion d'espace régional un sens précis. Non pas de variable déterminante dont on étudierait les effets directs sur les pratiques, mais de variable relais qui commande indirectement la manière dont des groupes sociaux territorialisés ont été modelés par l'histoire, pris dans des rapports de domination particuliers, tant économiques, politiques que culturels.

On aura compris que la notion d'espace en sociologie répond à un mode particulier de construction de la réalité sociale. Mais la querelle qui a animé les relations entre Vidalien et Durkheimiens dans les années 1920 à propos des « régions naturelles » et de l'usage de la monographie est aujourd'hui dépassée<sup>10</sup>. En résumé, on pourrait dire que les sociologues partent d'une construction relationnelle d'un système de pratiques sociales pour en étudier la projection sur l'espace géographique, compris comme espace local sur lequel les individus se meuvent et agissent concrètement conformément aux normes sociales. Il reste que les sociologues ont à apprendre à intégrer à leur démarche compréhensive tout ce que l'espace modifié par l'histoire et le travail des hommes induit sur les conduites, individuelles et collectives.

8- Christian Bromberger, *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*. Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 1995. Les travaux sur le supportérisme dans le football en Italie ont montré que la contribution des sports dans la régénération des identités collectives locales et régionales ne passait pas forcément par des oppositions de sport à sport (comme le rugby contre le football en France) ; elle pouvait aussi jouer à l'intérieur d'un même sport, le football, dans la manière de se l'approprier.

9- On sait par exemple comment les résistances à l'unification politique qui se sont développées dans les années 1860-1864 dans le sud de l'Italie, autour de la petite paysannerie, de l'Église et de l'aristocratie, ont fait l'objet d'une répression politique et militaire d'une extrême violence. Le nom donné à ces mouvements, *brigandaggio*, atteste du mépris avec lequel les nouvelles autorités – du Nord – ont traité les populations traditionnelles des régions méridionales.

10- Roger Chartier, « Science sociale et découpage régional. Note sur deux débats (1820-1920) », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 35, novembre 1980, p. 27-36.

## BIBLIOGRAPHIE

- BOURDIEU Pierre, 1980, Le Nord et le Midi : contribution à une analyse de l'effet Montesquieu, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 35
- BOURDIEU Pierre, 1984, Espace social et genèse des « classes », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 52-53
- BROMBERGER Christian, 1995, *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*. Éditions de la Maison des sciences de l'Homme, Paris
- ISTAT, 2005, Lo Sport che cambia. I comportamenti emergenti e le nuove tendenze della pratica sportiva in Italia, *Argomenti*, n° 29
- SUAUD Charles, 1989, Espace des sports, espace social et effets d'âge : la diffusion du tennis, du squash et du golf dans l'agglomération nantaise, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 79